



Au-delà de certains seuils critiques de développement, le mode industriel de production affecte les bases de la liberté humaine : le mythe de l'opulence est trahi par ses propres rituels. En raison de cette contreproductivité paradoxale, les outils et les institutions écartent les hommes des fins qu'ils affirment : la médecine rend malade, l'école stupide, le transport immobilise, les communications rendent sourd et muet. J.P. Dupuy et Jean Robert viennent de consacrer un essai à cette « trahison de l'opulence » (1), où les principes d'une société qui se laisse aller à une croissance anarchique se retournent contre elle. 2000 publie ici un passage consacré au « temps pollué ».

La rareté du temps-marchandise à une date relativement très récente que le temps a fait son apparition dans l'économique. Entendons-nous bien: il ne s'agit pas ici du temps comme repère chronologique des événements, mais du temps comme ressource. Comme ce fut le cas pour l'air, l'eau, l'idée que le temps puisse être une ressource est apparue lorsque la rareté commenca à en être ressentie douloureusement. On s'aperçut alors que toute activité économique « demandait » du temps, « consommait » du temps, et que les ressources correspondantes n'étaient pas illimitées. Une nouvelle contrainte fut donc introduite dans les modèles économiques, traduisant comme pour les ressources matérielles, que les quantités consommées ne peuvent dépasser les quantités disponibles. Corollairement, un nouveau problème se posait, celui de l'affectation « optimale » des ressources en temps.

A la même époque, l'économie publique prenait son essor, les économistes se préoccupant de définir et d'évaluer la rentabilité sociale des projets publics. Or, dans un certain nombre de secteurs, celui des transports, celui des communications, les investissements publics sont en principe à l'origine de coûts en ressources matérielles et d'avantages en ressources temporelles : ces investissements sont censés faire « gagner du temps » (investissements routiers, modernisation des centraux téléphoniques, etc.). De la volonté de disposer d'une commune mesure pour peser coûts et avantages est né le concept de « valeur du

temps ». Pour l'économiste, ce concept procède de la constatation que les individus opèrent, semble-t-il, des substitutions entre leurs ressources matérielles et leurs ressources en temps : ils sont prêts apparemment à troquer une partie des unes contre une augmentation des autres, et réciproquement. Ainsi, l'économiste considère qu'en travaillant ils aliènent un temps qu'ils pourraient consacrer à des activités plus « agréables », et ce afin d'accroître leurs ressources matérielles. Inversement, lorsqu'ils choisissent un mode de transport rapide mais coûteux, il est admis que cette consommation n'est pas une fin en soi, mais un moyen d'augmenter les ressources temporelles disponibles pour des activités « finales », au prix d'un renoncement à une partie des ressources matérielles disponibles pour ces mêmes activités finales.

Le rappel de ces notions montre, si besoin est, que la théorie économique de la valeur du temps s'inscrit dans un contexte socio-culturel bien particulier : celui de nos sociétés industrielles de gens « pressés ». Il n'est nul besoin d'approfondir très avant la littérature anthropologique pour constater que cette conception du temps comme ressource est totalement étrangère à bon nombre de cultures, le plus souvent jugées « primitives » il est vrai. Or, le contexte dans lequel nous sommes placés nous paraît si « naturel » que nous n'en voyons même plus les paradoxes, pourtant troublants. Un des moindres n'est sans doute pas celui qu'exprime Staffan B. Linder en ces termes: « De tout temps on s'est attendu à ce que l'un des bénéfices de l'abondance économique soit une manière de vivre tranquille et harmonieuse, une sorte d'Arcadie. Or ce que l'on observe est exactement le contraire. La cadence s'accélère, et nos vies deviennent, en fait, de plus en plus fiévreuses ».

Pour s'en tenir aux auteurs les plus célèbres, Marx et Engels avaient effectivement prophétisé que c'est par l'accroissement de la productivité du travail que l'on pourrait un jour sortir du « règne de la nécessité » pour entrer dans celui de la « liberté ».

Toujours pas l'Arcadie

Un des plus grands paradoxes de notre époque est sans doute que la productivité du travail a augmenté dans des proportions considérables depuis le moment où Engels écrivait ces lignes, mais qu'on ne voit toujours pas le moindre signe annoncant la proximité de cette « Arcadie », où tous, largement détachés des soucis se rapportant à la vie matérielle, consacreraient leur temps à des activités « plus nobles ». Bien au contraire, comme le dit Linder, jamais les rythmes n'ont été aussi haletants, le temps si rare. Nous manquons perpétuellement de temps pour jouir des objets qui meublent nos vies et à la production desquels nous sacrifions tant. Ces moments qui éclairent une vie et pendant lesquels nous communiquons intensément avec un être, un paysage, une œuvre d'art, sont gâchés par le fait, et surtout la conscience du fait, que nos minutes sont rares et que beaucoup d'activités se les disputent. Le rythme fébrile, l'agitation forcenée que nos concitoyens connaissent les mènent parfois au bord de la paralysie, de même qu'une machine tournant en surcapacité connaît des risques de blocage. Seuls les experts passés maîtres dans l'art de gérer leur « budget-temps » arrivent à s'en sortir. Mais une société qui fait un grand succès à des livres tels que Comment élever vos enfants à la maison à vos moments perdus est certainement une société malade. Une autre dimension de cette pollution du temps est le fait que la proportion de notre temps que nous consacrons à des activités qui sont des fins en elles-mêmes s'amenuise sans cesse. Comme l'écrit Bertrand Russel : « Il y avait jadis une aptitude à l'allégresse et au jeu qui a été en partie inhibée par le culte de l'efficacité: l'homme moderne considère que toutes les choses qu'il fait doivent l'être en fonction de quelque chose d'autre, et jamais pour elles-mêmes ». Tel est le cas du travail, dont la durée sur longue période est pratiquement stable, en dépit d'une baisse régulière mais faible, observée ces dix dernières années (2); tel est le cas des transports, en particulier des déplacements domicile-travail (3); tel est le cas, de facon plus générale, et c'est un paradoxe au deuxième degré, de toutes les activités qui sont censées nous faire « gagner du temps'» et qui nous occupent de plus en plus de temps! Par exemple, contrairement aux évidences, l'apparition des aides électriques et mécaniques n'a pas réduit sensiblement le temps total que la femme au foyer consacre aux tâches ménagères. Plus généralement encore, même le temps

(*) Presses Universitaires de France — Décembre 1976.
(1) Staffan B. Linder, The Harried leisure class, Columbia University Press, 1970.



dit libre prend cette coloration de moyen: c'est le cas des vacances, dont l'idéologie commune tend à faire l'occasion du temps retrouvé, et qui ne sont en fait que moyen: moyen de « faire » des pays, selon cette expression à la mode si affreuse, mais si révélatrice, moyen d'accumuler les photographies qu'on montrera aux amis, etc. Même sur la plage on n'est pas là pour être sur la plage, on est là pour bronzer.

La réification du temps

De ces phénomènes paradoxaux, certains économistes proposent une interprétation qui prend pour acquise la réification du temps en substance que l'on peut acheter, échanger, accumuler à volonté.

Notre société, selon le mot de Bertrand Russel, est celle où l'on apprend à faire deux fois plus d'épingles en un temps donné plutôt que de faire une quantité d'épingles en deux fois moins de temps. En d'autres termes, les gains de productivité sont convertis en ressources matérielles au lieu de l'être en ressources temporelles. C'est le fondement même de la croissance économique, considérée comme un phénomène inévitable et souhaitable. Donc, la durée du travail restant sensiblement la même, de plus en plus de biens se disputent un temps de non-travail inchangé. La consommation de ces biens prenant du temps, le temps devient un bien rare par rapport aux choses. En d'autres termes, le temps étant devenu une marchandise comme les autres, sa « valeur » s'accroît.

Quelles conséquences cela a-t-il sur notre mode de vie ? Chacune des activités qui composent une journée, que ce soit les repas, les déplacements, les loisirs, etc., « consomme » à la fois des ressources matérielles et du temps. Certaines consomment relativement beaucoup plus de temps que de ressources (la contemplation d'un jardin zen), pour d'autres c'est l'inverse (la tournée des boîtes de nuit). Les activités sont donc relativement plus ou moins « chronophages ». Or chacun est censé arbitrer entre elles compte tenu de ses préférences propres — qui se traduisent par des taux de compensation entre activités : par exemple, un peu plus de travail peut être compensé par tant d'heures de cinéma en plus, ou bien un peu moins de télévision peut être compensé par tant d'heures de lecture supplémentaire, etc. -, la nécessité de l'arbitrage résultant justement de la double rareté en ressources matérielles et temporelles : on ne peut pas tout avoir à la fois. Il est donc à prévoir qu'à mesure que le temps devient de plus en plus rare par rapport aux choses, les arbitrages se déplaceront au détriment des activités les plus chronophages. Par ailleurs, pour une même activité, il y a en général possibilité de substituer, dans une certaine mesure, des objets au temps ou l'inverse : il est également à prévoir que le temps devenant de plus en plus « cher » par rapport aux objets, on s'arrangera de plus en plus pour substituer les seconds au

C'est bien ce que l'on constate. Prenons par exemple ce phénomène très ca-

Même le temps dit « libre » devient un moyen : sur la plage, on est là pour bronzer...

ractéristique des sociétés « riches » qu'est le déclin de la qualité des services (phénomène non incompatible avec celui d'une augmentation de la quantité des services). Pour entretenir notre patrimoine, nos biens, nous disposons, en général, de trois moyens de procéder, qui font appel à des ressources différentes : entretenir nous-mêmes ce patrimoine en y consacrant notre propre temps, faire appel aux services d'entreprises spécialisées (c'est-à-dire se payer le temps des autres) et enfin... ne pas entretenir, et remplacer nos biens à un rythme rapide. Quand la valeur du temps croît, le coût généralisé du premier moyen devient de plus en plus élevé par rapport à celui des deux autres, ainsi que celui du deuxième par rapport au dernier (en admettant que la productivité du temps de travail des sociétés de service croît, mais moins rapidement que la productivité dans la fabrication des biens). Cela expliquerait que nous consacrions de moins en moins de temps nous-mêmes à l'entretien de notre patrimoine et que nous fassions de plus en plus appel à la dernière solution : nous gardons nos objets de moins en moins longtemps. Pour Linder, la société américaine offre une illustration proche de la caricature de ce genre de situation : les Etats-Unis seraient le pays du monde occidental où les vêtements seraient les plus fripés et les plus sales, les automobiles le moins souvent lavées et révisées, les maisons le plus mal entretenues, etc. Tout ceci conduisant au résultat paradoxal qu'une société où les gens accordent tant d'importance à leur niveau global de consommation est aussi celle où ils se désintéressent le plus de chaque consommation en parti-

Cette diminutior de la qualité des services, qui est liée à une diminution du temps passé à l'entretien de chaque bien de consommation, peut très bien s'accompagner, et c'est le cas, d'une augmentation de la quantité des services : il suffit que le volume de la consommation à entretenir progresse plus vite (maisons plus grandes, voitures plus performantes, chaînes hi-fi plus complexes, etc.) que ne diminue le temps unitaire d'entretien. Et l'on aboutit à la situation également paradoxale d'une économie où les services prennent de plus en plus d'importance et sont d'une qualité de plus en plus médiocre.

Ce qui vient d'être dit à propos de notre patrimoine matériel peut être étendu à notre patrimoine physique : l'entretien de notre propre corps, le souci de notre santé, à ceci près que la solution de renouvellement anticipé n'est évidemment pas envisageable dans ce cas (au moins en ce qui concerne le renouvellement complet car il reste des solutions de renouvellement partiel: par exemple, le port d'un dentier se substituant à l'entretien quotidien des dents). On observe également un très net déclin de la qualité de cet entretien. Le temps de sommeil est de plus en plus considéré comme un temps gaspillé. Des recherches se développent pour essayer de le réduire. En attendant qu'elles aboutissent, on essaie de rentabiliser ce temps, par exemple par des méthodes d'enseignement pendant le sommeil. Tout ceci, ajouté au rythme haletant de la vie éveillée, conduit à une diminution de la qualité du sommeil, ce qui favorise l'augmentation rapide de la consommation des pilules pour dormir, barbituriques et autres tranquillisants. Pour ce qui est de l'hygiène personnelle,

ici encore les biens se substituent au temps, les déodorants, parfums, eaux de Cologne remplaçant bien souvent une toilette qui demanderait trop de temps. Les repas étant une activité relativement chronophage, on leur consacre un minimum de temps, ce qui rend plus difficile la digestion et moins vif le plaisir. Quant à l'exercice physique, activité qui demande beaucoup de temps pour en général peu de consommation de ressources matérielles (sauf s'il s'agit de sports coûteux par l'équipement qu'ils demandent : tennis, ski, équitation,...), le temps qui lui est consacré tend bien souvent asymptotiquement vers zéro.

La raquette de tennis jamais utilisée

Dans le même ordre d'idée, le temps qui est consacré à s'occuper des autres, et en particulier des enfants et des vieillards, est de plus en plus remplacé par l'utilisation de ressources matérielles : le père de famille qui n'a plus le temps de parler avec ses enfants compense ce manque de relations par des cadeaux coûteux. Les vieillards ne trouvent plus place dans les familles et sont parqués dans des hospices, où le temps d'attention à autrui est mieux « rentabilisé ». Le médecin peut expédier la consultation en cinq minutes à condition de prescrire beaucoup de médicaments. On pourrait multiplier les exemples de cette sorte.

Nous avons rappelé qu'un des effets attendus de l'abondance a toujours été un détachement suffisant par rapport aux problèmes matériels de l'existence pour permettre de se consacrer à des activités de méditation, de réflexion personnelle, de pratique des arts, d'enrichissement de l'esprit, ou tout simplement de « farniente ». Erreur, nous répond l'économiste. Il s'agit là d'activités particulièrement « chronophages ». La concurrence avec d'autres occupations demandant beaucoup de ressources matérielles ne leur laisse aucune chance. Certes, on « consomme » de plus en plus de livres, de disques, etc., mais il s'agit justement là d'objets que le plus souvent l'on ne fait que collectionner sans même avoir le temps de les lire ou des les écouter. Les activités qui occupent la majeure partie du temps de cette harried leisure class, en dehors du temps de travail, sont de plus en plus celles qui demandent beaucoup d'« inputs » matériels par unité de temps. Dire que plus de temps va leur être consacré ne veut pas dire qu'on consacrera beaucoup de temps à une seule consommation: au contraire on consacrera de plus en plus de temps à un nombre croissant de consommations avec de moins en moins de temps pour chacune d'elles. Parmi ces activités, la plupart des activités « sociales » : vie en société, réceptions, clubs, etc. Il note par exemple que, lors d'un dîner en ville, la plupart des gens seraient choqués d'être les seuls invités. Alors qu'à une autre époque, ou en d'au-

(2) La durée du travail était en France de l'ordre de 44 h par semaine en 1972, soit 10 % de plus que les 40 h fixées par la loi de 1936. Augmentation moins que compensée par l'allongement de la durée des vacances passées de 2 à 4 semaines, soit une réduction de 4 % du temps de travail annuel. Ces dix dernières années, la durée du travail a baissé régulièrement mais de moins de 1 % par an. Dans le même temps, l'économie croissait annuellement de presque 6 %. Entre 1896 et 1968, le taux d'activité global n'a baissé que de 20 % environ, alors que la productivité était multipliée par 9.

tres lieux, cela constituerait au contraire une marque d'attention, on v voit plutôt une occasion perdue de se faire, non pas des amis, mais des relations sociales. Cette même volonté de rentabiliser son temps peut conduire à la situation extrême où le temps par unité de consommation devient nul ou quasi nul : c'est le cas de la raquette de tennis que l'on achète, mais que l'on n'utilise pas, de la carte de club que l'on acquiert pour ne jamais ou presque le fréquenter. A ce stade, la possession a purement et simplement remplacé l'usage.

Le sens contre l'homme ou le contresens

Telle est donc l'explication que la théorie économique « bourgeoise » est capable d'apporter au phénomène paradoxal de l'enconbrement du temps : tout s'expliquerait par la rareté et donc la cherté croissantes du temps.

Ce que montre Linder, en effet, c'est que l'encombrement du temps de non travail par les consommations arrive à gâcher complètement la qualité de l'usage qui est

fait de ce temps.

Cette impuissance logique du modèle économique dominant est d'autant plus saisissante que nous savons qu'il s'est en fait donné dès ses prémisses la réponse à la question qu'il se pose. Cette question est en effet : comment expliquer qu'à mesure que les gens deviennent plus riches ils deviennent plus futiles, plus incapables de se rencontrer, de s'intéresser à autre chose qu'à eux-mêmes, qu'ils ne prennent plus le temps de penser aux « vraies » questions? Comment se fait-il qu'ils n'agissent plus par eux-memes, et ne sachent plus que « consommer » ce que d'autres font pour eux? Et l'homme castré que ce modèle met en scène possède déjà, au moins en puissance, toutes ces « qualités », si l'on peut dire!

Ce n'est pas la notion économique d'arbitrage qu'il faut mettre en cause, bien que son importance soit liée historiquement à une société donnée, la nôtre, et que l'économiste néo-classique se rende coupable d'ethnocentrisme en en faisant une catégorie universelle. Il est vrai que, dans la société industrielle, on ne peut pas « tout avoir », mais c'est parce qu'il s'agit d'avoir justement, et non pas d'agir. Le type de rareté que nous connaissons, rareté d'avoir et rareté de pouvoir, n'est pas une fatalité, on ne le répétera jamais assez, mais le résultat du processus d'expropriation des capacités d'action autonome que nous dénonçons. L'arbitrage au sens économique du terme suppose deux conditions : la rareté et la commensurabilité. Dans une société où ces choses qui prétendent s'appeler la santé, l'éducation, la qualité des relations interpersonnelles, la qualité de la vie, la qualité de l'environnement sont produites par des systèmes hétéronomes et sont des valeurs d'échange, ces deux conditions sont satisfaites : la capacité de production nécessairement limitée des systèmes hétéronomes assure la première ; l'interchangeabilité des inputs — le travail abstrait — donne l'illusion de la seconde. Mais si c'est par la mise en œuvre de leurs capacités de production autonome, appuyée sur une base hétéronome suffisante, que les gens engendrent ces valeurs d'usage incommensurables que sont les rapports qui les unissent au monde, aux autres et à eux-mêmes, on voit mal comment ils pourraient « arbitrer » entre elles.

L'homme industriel arbitre donc, il

arbitre entre ce qu'il peut recevoir des organisations qui font les choses à sa place. L'économiste néo-classique a bien raison sur ce point, mais ce qu'il ne voit pas, c'est que l'homme, même industrialisé, ayant aussi besoin de sens, n'achète pas seulement la « santé », la « qualité » qu'on lui offre, il achète aussi du sens, ou plutôt les signes de ce qui manque à ces marchandises pour en faire autre chose que de simples ersatz : signes que la médecine industrielle n'est pas cette énorme machine anonyme mais une mère pleine d'attention; signes qu'il n'est pas, lui, un simple unput interchangeable avec tous les autres, mais une personne unique dotée d'un statut ; signes aussi qu'il n'est pas géré par ces monstres non humains que sont les interfaces, mais par des hommes qui ont nom : Président de la République, Premier Ministre, etc. Tous ces signifiés l'étant par des signifiants coûteux, et d'autant plus efficaces qu'ils sont coûteux.

Or la logique du signe en synergie avec la logique du toujours plus engendre, nous le savons, ces processus compétitifs qui se développent en boule de neige, dans lesquels chacun se retrouve en moyenne, en ce qui concerne l'enjeu, gros Jean comme devant, mais tous ayant perdu sur les variables sacrifiées à la compétition. C'est la contre-productivité par encombrement. Dans le problème qui nous occupe, on comprend pourquoi l'encombrement du temps qui rend la vie si absurde n'arrive pas à freiner la croissance. Dans toute compétition, il arrive un moment où l'intérêt collectif est de s'arrêter. Mais il suffit que certains continuent pour que les autres en fassent autant de peur d'être distancés.

Contre-productivité par encombrement

Cette même logique est capable de rendre compte de la situation paradxaale d'individus passant leur temps à essayer d'en gagner. Notons tout d'abord que le marché « raisonne » comme l'économiste (l'inverse étant aussi vrai). Ce qui veut dire qu'à mesure que le niveau de vie, donc la valeur du temps, et son encombrement augmentent, les individus sont prêts à payer de plus en plus cher pour accéder à ces moyens techniques dont la fonction manifeste est de faire « gagner du temps » : ouvre-boîtes électriques et autres Concordes. Pourquoi il en est ainsi, et pourquoi ils se retrouvent finalement encore plus encombrés, c'est ce que nous allons voir maintenant.

Dans une société où la richesse matérielle est aussi le moyen d'acheter du (faux) sens, il n'est pas étonnant que ce qui accompagne nécessairement cette richesse, l'encombrement du temps, ait les mêmes fonctions de signe. Le mode de vie fiévreux qui est celui de la classe dominante devient une référence par rapport à laquelle on se situe. Ainsi Michel Crozier note que « tous les Français qui accèdent à des responsabilités sont suroccupés, et ceux qui veulent y accéder ou veulent avoir l'air d'y être parvenus le sont encore plus... Dans un tel cercle vicieux, l'encombrement devient une drogue et un signe même de la supériorité de ceux qui sont in » (4).

L'encombrement devient donc une valeur en soi. Des extraits d'enquêtes auprès d'étudiants, de hauts fonctionnaires et de chefs d'entreprises illustrent nettement cette affirmation (5):

« Si le monde était désencombré, il ne serait pas humain. Il serait invivable ».

« Grâce à l'encombrement, nous vivons plus intensément ».

« L'encombrement n'est pas pour moi une interdiction de vivre, mais une raison supplémentaire de vivre ».

« Il faut être passionné pour être

encombré ».

« Quand je ne suis pas encombré, je m'ennuie ».

« Gagner du temps » étant une nécessité pour l'homme encombré, tout ce qui signifie que l'on cherche à gagner du temps va être valorisé. L'homme moderne va vite, fait tout vite. L'homme moderne, l'« homme de caractère ». l'« homme d'entreprise », n'a pas le droit d'être un homme lent. Les médias les plus divers nous enfoncent bien cette idée dans le crâne (6). Mais que la recherche du temps de vivre n'ait rien à voir à l'affaire est évident. Déjà le philosophe Alain notait que les gens qui « gagnent un quart d'heure » en allant de Paris à Deauville à fond de train utilisent ce quart d'heure à se vanter de l'avoir fait.

Mais y a-t-il vraiment temps gagné? Les observations rappelées plus haut permettent d'en douter. Que se passe-t-il donc ? Quand le temps unitaire consacré à une activité (tâches ménagères, déplacement) diminue, du fait de l'utilisation de moyens techniques plus performants, on constate que corrélativement le volume de cette activité augmente, de telle sorte que le temps global qui lui est consacré change peu. La raison en est la suivante. En dehors de leurs fonctions utilitaires manifestes, ces activités ont valeur de signe : signe d'attention à autrui que la ménagère déploie à l'intention des membres de sa famille, signe de statut que constituent les déplacements lointains. Or, ce qui est signifiant, c'est la peine que l'on prend à ces activités. Si celle-ci diminue, par réduction du temps unitaire, il sera nécessaire d'en faire plus pour que la valeur signifiante reste inchangée. La ménagère tirera bien parti des aides électriques, pourra même acheter des plats tout préparés, en un mot déploiera les signes de modernité (ce d'autant plus qu'elle appartient à une catégorie sociale élevée), mais elle s'arrangera pour passer un temps suffisant à la cuisine « en y mettant du sien » (7). Pour les déplacements de tourisme, une plus grande facilité et une plus grande rapidité pour se rendre à des distances moyennes dévalorisent ces dernières en tant que signes: Acapulco détrône Torremolinos, et le temps de transport ne change guère.

La recherche du sens se retournant contre lui, l'humain contre l'homme: voilà le triste sort de l'homme trivialisé.

(3) Ces dernières années, les diminutions de la durée du travail ont été compensées pour un tiers ou pour moitié par l'allongement des trajets. De toute façon, il suffit que la durée quotidienne du trajet domiciletravail s'allonge de trois minutes pour neutraliser la réduction de la durée du travail que l'on observe actuellement en France.

(4) M. Crozier, in L'homme encombré, Prospective, nº 15, avril 1969.

(5) L'homme encombré, op. cit. (6) Témoin cette publicité pour Matra trouvée dans un $\mathbf{B}_{\mathbf{c}}$ ing 707. Il s'agit d'une bande dessinée où on voit un homme mûr, beau, bronzé, commandant de bord d'un Bœing, se poser à Orly en provenance d'Acapul-co. Il se précipite dans sa Matra, fonce à Méribel, chausse ses skis, passe sa nuit à danser, la termine dans les bras d'une belle, repart dans sa Matra pour Orly où il fera décoller son avion vers les Tropiques (et gare à l'accident !). (7) Cf. Ph. d'Iribarne et al., Les consommations ali-

mentaires, Cerebe, 1972; J. Vanek, op. cit.